

BUREAUX: RUE NAIN, 1. Roubaix, Tourcoing: Trois mois... 12 f. Six mois... 23 Va an... 44 L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

DIRECTEUR-GÉRANT: J. REBOUX Le Nord de la France: Trois mois... 18 f. Six mois... 26 Un an... 52 ANNONCES: 15 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economie; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 10 JANVIER 1870

On nous écrit de Paris que dans le monde politique et religieux on attache beaucoup d'importance à la discussion annoncée au Sénat pour mardi relativement au Concile. Le gouvernement y apportera, dit-on, par la bouche de M. Emile Ollivier, des déclarations faites pour rassurer les consciences catholiques.

Le débat sur les traités de commerce sera vivement, toutefois moins qu'au Corps législatif, où il aura le caractère d'une véritable bataille, dont l'issue est assez incertaine.

Viendront ensuite, à supposer qu'on ne prenne pas les devants au Palais-Bourbon, les interpellations sur la politique intérieure. Parmi les sujets abordés, figureront le régime de la presse, les projets de réforme électorale, la nomination des maires, etc. On ne porte pas à moins de quinze, dès aujourd'hui, le nombre des orateurs inscrits pour cette discussion, dans laquelle M. Emile Ollivier et M. De Parieu porteront la parole au nom du gouvernement.

La question de responsabilité ministérielle, qui va être portée à la tribune du Sénat, s'y était présentée l'an dernier, avec le même M. de Maupas, auteur principal de l'interpellation actuelle. Voici comment s'exprimait l'honorable sénateur:

« Ce que nous demandons, c'est qu'une autorité intermédiaire, l'autorité ministérielle, s'affirme assez réellement pour qu'elle occupe une place plus effective dans le mécanisme de nos institutions, et qu'elle attire aussi naturellement sur elle, sur un pouvoir amovible et transitoire, des attaques qui se concentrent aujourd'hui sur le pouvoir souverain; c'est que les ministres, au lieu de s'autoriser trop souvent d'une volonté supérieure qu'ils découvrent, s'appliquent patriotiquement, au contraire, à la couvrir. »

Le vœu de M. de Maupas, taxé l'an dernier d'inconstitutionnel, était simplement une prophétie.

La crise ministérielle en Espagne serait terminée, au dire du journal l'Impartial qui annonce que M. Rivero entrerait au ministère de l'intérieur; M. Ségasta, au ministère d'Etat; l'amiral Topete à la marine et M. Jose de Olozaga à la justice. On ajournerait, d'après ce journal, jusqu'à l'époque des élections des députés, l'élection du président des Cortès, afin de nommer M. Salustiano de Olozaga.

J. REBOUX.

Par décrets au Journal officiel du 9 janvier:

M. Riché, président de la section de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes au Conseil d'Etat, est nommé président de la section de législation; justice et affaires étrangères;

M. Genteur, conseiller d'Etat, est nommé président de la section de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes;

M. de Bosredon, secrétaire général du ministère de l'intérieur, est nommé conseiller d'Etat en service ordinaire;

M. Langlois, auditeur de première classe au Conseil d'Etat, a été nommé, par arrêté du 5 janvier 1870, chef du cabinet du ministre de l'instruction publique.

Nous lisons dans le Parlement:

« La conférence du Centre droit et du Centre gauche, que nous annonçons hier matin, a eu lieu le soir.

Elle s'est occupée de la formation du bureau de la Chambre.

Le Centre gauche avait d'abord jeté les yeux sur plusieurs de ses membres, et notamment sur MM. d'Andelarre, Latour du Moulin, Plichon et Brame, parmi lesquels il devait choisir son candidat. MM. Latour du Moulin et Brame, dont quelques journaux ont prononcé les noms, se sont dérobés à cet honneur, et le débat, qui se trouve circonscrit aux noms de MM. d'Andelarre et Plichon, sera tranché demain soir.

Le Centre gauche était fermement disposé à porter au fauteuil un député de la Gauche qui, dans toutes les questions de pratique libérale, et notamment dans la vérification des candidatures officielles, a toujours marché d'accord avec le Centre gauche.

Mais le refus de l'ordre des avocats de faire à M. Emile Ollivier, victime du coup d'Etat, la visite officielle qu'il fit à M. Baroche, a modifié les dispositions du Centre gauche. Il craignait de s'associer, même indirectement, à une manifestation qui lui semble, avec raison, aussi impolitique qu'elle est injuste, car elle atteste que les grands services rendus à la liberté par le nouveau garde des sceaux n'ont pas éteint, au cœur de ceux qui devaient le mieux les apprécier, de déplorable animosité personnelle. »

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix.

Paris, 9 janvier 1870.

On se demande, maintenant qu'on est fixé sur les réformes projetées par le nouveau ministère de l'intérieur, quelle sera son attitude en ce qui touche la politique extérieure.

On attribue à certains membres du cabinet des projets hostiles à l'Italie nouvelle et à l'émancipation de l'Allemagne: ce sont là de pures conjectures. Ce n'est, d'ailleurs, qu'au moment de la réunion des Chambres et lors de la discussion des affaires étrangères que l'on pourra se rendre un compte exact de la politique extérieure du nouveau cabinet.

Il est de toute évidence que nos ministres sont d'accord sur la question romaine, le Cabinet ayant, sous ce rapport une couleur très tranchée. Sauf M. Emile Ollivier et M. Daru, qui ne siègeait pas encore à la Chambre, tous les membres ont voté en faveur de la seconde expédition romaine et ont demandé le maintien de nos troupes à Rome. C'est là un fait dont l'importance n'échappera point aux catholiques et qui doit suffire à les rassurer sur les éventualités que l'on craint de voir surgir en Italie, à propos de la question romaine.

Quant à l'Allemagne, il sera curieux de comparer l'attitude de M. Daru, qui suit, dit-on, les aspirations connues de M. Thiers, aux sympathies avouées de M. Emile Ollivier pour les aspirations unitaires des Allemands, et par conséquent pour une politique de non-intervention.

Le Temps a relevé les votes émis par les nouveaux ministres sur la question de la propriété individuelle en Algérie que pose, vers la fin de la dernière session au Corps législatif, une demande d'interpellation formulée par Le Hon. Votèrent pour: MM. Buffet, Chevandier de Valdrôme, Emile Ollivier et Maurice Richard.

Contre: MM. Louvet et Segris. M. de Talhouët était absent, par congé. M. Daru ne faisait pas encore partie de la Chambre.

En ce qui concerne la grande question des traités de commerce et du libre-échange, le Cabinet paraît, à première vue, devoir être divisé. On sait que M. Buffet est protectionniste tout aussi convaincu que les honorables MM. Brame et Pouyer-Quertier.

Le discours que le nouveau ministre des finances a prononcé au meeting industriel de Saint-Dizier, à la veille de devenir ministre, — discours que le Journal de Roubaix a reproduit, le prouve suffisamment. Ce sera donc à l'opinion publique et aux députés des diverses régions intéressées à agir sur la Chambre, et par elle sur le ministère pour le faire pencher du côté qui peut être le plus conforme aux intérêts généraux du pays. M. Louvet a eu hier une très-longue conférence avec son secrétaire-général, M. Ozenne, dont on n'a pas oublié la visite à Roubaix, — à propos de la délicate question des traités qui vont expirer cette année. A ce propos, permettez-moi d'appeler votre attention sur l'agitation qui se produit aux Etats-Unis en faveur d'un abaissement des tarifs douaniers, qui sont une lourde charge pour la masse des consommateurs, une occasion de fraudes scandaleuses et une source de revenus assez maigres en définitive pour le trésor fédéral. En Amérique, en Angleterre et en France, il n'y a qu'une voix pour réclamer la révision équitable des tarifs de douane: il faut espérer qu'en cette circonstance, la France saura montrer l'exemple.

On se préoccupe beaucoup dans le monde parlementaire du choix des nou-

veaux vice-présidents de la Chambre. D'après des renseignements qui nous viennent de bonne source, ce sont probablement MM. Jules Brame, Busson-Billault et Grévy qui remplaceront comme vice-présidents à la Chambre MM. de Talhouët, Buffet et Daru.

M. le comte de Nieuwerkerke reste chargé, en vertu d'un décret publié hier, de la direction générale des musées impériaux, avec le titre de surintendant des musées impériaux. On le voit, le cumul de sénateur et de bel homme n'a pu lui suffire: on a créé pour lui une nouvelle sinécure. Quelques journaux avaient annoncé que M. Prévost-Paradol avait reçu et refusé l'offre d'une préfecture. Cette nouvelle, dit le Journal des Débats, n'a aucun fondement; aucune offre de ce genre n'ayant été faite à notre collaborateur, il n'a pas eu à la refuser.

On parle beaucoup de la nomination possible de M. Cochin à d'importantes fonctions dans l'administration. On m'apprend de source certaine que l'éminent publiciste catholique a failli succéder à M. Haussmann. M. Chevreau ne l'a emporté que d'une voix dans le vote auquel ont pris part les ministres lorsqu'il s'est agi de nommer le préfet de la Seine. M. Cochin a eu un long entretien, ces jours derniers, avec l'Empereur. Rien n'a encore transpiré, mais il est aisé de prévoir l'arrivée prochaine aux affaires de l'illustre écrivain. On sait qu'il a été la cheville ouvrière du Cabinet Ollivier-Daru, pendant la période de gestation du nouveau ministère. Un rédacteur distingué du journal le Français, M. Paul Thureau-Dangin, doit, nous assure-t-on être attaché au ministère des finances en qualité de chef du Cabinet. Le Français étant l'organe autorisé de M. Buffet, cette nomination ne surprendrait personne. Le remarquable talent de M. Thureau-Dangin, qu'il nous a été donné d'apprécier personnellement, la justifierait du reste, pleinement.

L'article publié par le Peuple Français la veille du jour où le Journal officiel a inséré les décrets de nomination des nouveaux ministres, article très-hostile à l'entrée du centre gauche dans le Cabinet, aurait été, dit-on, l'objet d'explications demandées par les nouveaux membres et à la suite desquelles M. Clément Duvernois ne serait pas éloigné d'abandonner la direction de ce journal.

M. de Talhouët a nommé chef de son cabinet M. de Faure, chef de bureau à l'hôtel de la Monnaie à Paris.

On parle de la mise à la retraite de deux présidents de sections du conseil d'Etat, âgés de 70 ans, et de quatre ou cinq conseillers d'Etat, qui ont dépassé cet âge. Place aux jeunes! Or, pour pouvoir les caser, il faut bien faire des vides.

M. Ozenne est maintenu provisoirement par M. Louvet au secrétariat général du ministère de l'agriculture et du commerce.

Le nouveau ministère des Beaux-Arts verra adjoindre à ses attributions la conservation des monuments historiques de France.

Nous apprenons que le succès de l'honorable M. de Falloux aux prochaines élections de la Vendée, se dessine de plus en plus. Sa dernière lettre aux électeurs de la 1^{re} circonscription de ce département a rallié à sa cause de nombreuses et légitimes adhésions.

CH. MELVAL.

Conseil Municipal de Roubaix.

(Suite des procès-verbaux).

Suppression d'un sentier à Barbieraux

M. RENAUX-LEMERRE proteste contre les insinuations de M. Eeckman; il fait appel à tous les membres de la Commission pour constater qu'il a laissé toute liberté d'action, et qu'il ne lui a, en aucune manière, imposé sa volonté.

M. DUBAR, rapporteur, déclare que la Commission a jugé en dehors de toute influence; que, si elle s'est prononcée à l'unanimité contre les prétentions de M. Eeckman, c'est qu'elle ne les a crues ni justes, ni pratiques.

La Commission ne pense pas que le remplacement d'un petit sentier par deux rues soit un préjudice pour les habitants du Petit-Beaumont; elle y voit, au contraire, une modification avantageuse. Si la rue de quinze mètres n'est actuellement assurée que jusqu'au Bas-de-l'Enfer, le prolongement s'en fera certainement, vu l'intérêt des propriétaires; et, en attendant, moyennant un petit détour, on arrive au chemin d'Hen par un pavé de cinq mètres, ce qui est toujours infiniment mieux qu'un sentier de un mètre non pavé. Du reste, M. Eeckman, prenant pour base de son système une rue de douze mètres, en lieu et place du sentier, et y faisant aboutir sur le papier des rues se raccordant au boulevard de l'Impératrice d'une part, et à Lannoy d'autre part, ne présente que des moyens imaginaires, puisque pas un seul propriétaire ne consent à céder la moindre parcelle de terrain, et que l'exécution n'en serait possible que par expropriation, ce que nous n'admettons pas.

D'ailleurs si cette rue de douze mètres est, comme le dit M. Eeckman, dans l'intérêt de M. Bossut, l'échange de terrain proposé entre ce Monsieur et l'Hospice, rendant M. Bossut propriétaire des deux rives, la rue a chance d'exécution ultérieure; tandis que, actuellement, l'Hospice s'y refusant absolument, rien n'est possible.

En somme, la Commission voit dans les projets mis à l'enquête, des améliorations actuelles et certaines, et les améliorations d'avenir réservées; et c'est pourquoi elle conclut à l'unanimité à un avis favorable.

M. DEWARLEZ dit que le rapport de M. Eeckman, prouve clairement l'utilité et l'importance de la rue n° 1. Quant à l'obstacle à provenir de la part de M. Devernay, on peut être bien certain qu'il s'aplanira dans un temps fort peu éloigné. — M. Bossut qui a

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

du 11 Janvier 1870.

— 36 —

CHRISTINE

PAR

LOUIS ÉNAULT

XIII

(suite.)

MAÏA A CHRISTINE

« Tête folle, tu me fais peur! Par bonheur, nous avons un congé. On traverse encore le Sund en traineau; attends-moi: je t'attends. Chère Christine, tu vois une baronne à tes pieds; j'y mets le baron, si tu veux; mais, par grâce, je t'en conjure, pas de précipitation inutile, rien d'irrévocable, d'irréparable!... Rien, entends-tu! rien avant de m'avoir revue! Attends! c'est tout ce que

je te demande pour quinze ans d'affection vraie! Ah! sois donc un peu malheureuse, et tu verras si on t'aime!... Ta lettre! je l'ai trop lue, elle me donne le frisson... Tu le sais, mon amitié est inquiète et troublée comme l'amour... Je crois que je suis née pour être une amie!... ton amie!... Si tu ne me promets pas d'être sage, je pars comme je suis, sans mes fourrures et sans mon baron... »

Mais ris donc un peu, malheureuse! Tu vois que je ne veux pas pleurer. Adieu, Christine chère, je t'aime tendrement!

GEORGES DE SIMIANE A HENRI DE PIENNES.

« Je te le donne en cent ou en mille: Mais non, tu ne devineras pas! Jette ta langue aux chiens: j'aime mieux te le dire tout de suite, et quand je te l'aurai dit, je te permets de ne pas le croire. La comtesse de Rudden, cette Christine que j'ai tant aimée, qui m'aime tant... je le croyais, du moins, et elle aussi s'imaginait qu'elle bien, mon cher, elle se marie... et pas avec moi! — Moi, elle m'a refusé. — Elle épouse un certain baron de Vendel, fort galant homme, je l'avoue, et qui lui fait la cour, c'est une justice à lui rendre, depuis dix ans à tout le moins! Tu vois que la vertu est toujours récompensée. Moi, cependant, je ne me doutais de rien; cela m'a frappé comme un coup de foudre dont on ne voit pas l'éclair... Frappé!

pas à mort, mais du moins assez étourdi, j'en conviens! Ce n'est point par elle que j'ai appris la nouvelle... elle n'a pas daigné me voir! C'est par le chevalier de Valborg, qui sait tout; c'est par le public, qui répète tout, comme un écho sonore et stupide.

Eh! cependant, il n'y a jamais rien eu de grave entre nous! Quand je dis rien, si l'on cherchait, il y aurait peut-être un bout de coquetterie avec cette jeune Russe dont tu m'as parlé, Mlle Borgiloff. Un cotillon dansé jusqu'à une heure du matin: cela se voit tous les jours; un cheval emporté que j'ai arrêté par la bride: le premier gendarme venu en aurait fait autant; et puis encore, tu vois, je ne veux rien te cacher, un gâteau des rois dont je lui ai donné la fève... Faut-il-il la manger! Et voilà tout! Depuis ce temps, Christine est complètement changée. Du reste, nous ne sommes, ni elle ni moi, gens à querelles et à raccommodements; le premier mot devait être le dernier... et il n'a pas même été prononcé! Tu te rappelles ces blanches petites hermines de notre chère Bretagne? une tache les fait mourir. Ainsi de notre amour! Et encore, il n'a que le soupçon d'une tache!

J'ai été vraiment triste, cent fois plus que je ne te pourrais dire. On ne rompt pas en un jour ces puissantes attaches du cœur sans que le cœur ne saigne. Et elle? Eh bien, je te l'avoue, j'ai parfois des craintes... je l'ai aperçue un jour au fond de sa voiture,

si pâle!... après cela, elle était souvent pâle... Enfin je suis allé pour la voir; je le devais, Henri, et, ne l'eussé-je pas dû, j'aurais fait encore! N'ai-je pas vécu de sa vie pendant une année, — une année si courte et si longue? — Avec une larme, une parole, une caresse, tant de choses sont réparées, tant de torts oubliés! Elle ne m'a pas reçu... Je suis retourné; on m'a répondu qu'elle n'était plus à Stockholm... Cela m'a mis un peu en colère. J'ai défilé un jour ou deux. Je crois même que j'ai été fort dur envers Nadéje. Mlle Borgiloff a tout supporté avec une résignation touchante... elle semblait me demander pardon de ce que je souffrais... C'est un bon cœur que cette fille; elle mérite vraiment ce que je veux faire pour elle. Elle n'est pas riche; elle me l'a dit sans fausse honte et sans embarras bourgeois, comme une femme qui ne sait pas compter, mais qui veut tout dire. M. n'ai-je point assez pour deux, et n'est-ce pas un bonheur de donner à ce qu'on aime?

Enfin, mon cher Henri, trois ou quatre jours de ma vie m'ont fait comprendre les tourments des âmes damnées! Je ne savais s'il fallait rompre avec Nadéje, mais j'aurais-je pu? ou renouer avec Christine... mais l'eût-elle voulu?

Je suis allé un soir dans un salon où j'ai vu que l'on me regardait d'un certain air. Les femmes semblaient avoir pitié de moi. Tu sais cette pitié moqueuse, plus intoléra-

ble que l'insulte des hommes.

Le chevalier de Valborg est venu à moi. Je l'ai regardé dans les yeux. Je crois, Dieu me pardonne! que je lui aurais volontiers cherché querelle.

« Eh bien, cher, m'a-t-il dit en me prenant par le bras, vous êtes philosophe. »

— Comme Chamfort, lui ai-je répondu; j'avale une coulèuvre tous les matins: cela m'aide à digérer le reste de la journée.

— Le moyen est héroïque: et aujourd'hui?

— J'en ai avalé deux.

— Cela se trouve bien!

— Achevez donc! De quoi s'agit-il?

— D'un mariage!

« Et moi m'a fait froid.

« Et de quel mariage? Du mien?... On va bien vite!... »

Et à part moi je me sentis fort irrité contre Nadéje.

« Non, reprit le chevalier; je veux parler de celui de la comtesse.

— Ah! elle se marie.

— Vous ne le saviez pas?

— Parole d'honneur? et elle épouse?

— M. le baron de Vendel?

— Cela devait être, ai-je répondu avec un assez mauvais rire.

La suite au prochain numéro.